



Essais philosophiques classiques.

Montaigne, *Essais*, I, 22 (1580-1595)

[1 : exemple A] Demades Athénien condamna un homme de sa ville, qui faisait métier de vendre les choses nécessaires aux enterrements, sous-titre de ce qu'il en demandait trop de profit, et que ce profit ne lui pouvait venir sans la mort de beaucoup de gens.

[2 : réflexion 1] Ce jugement semble être mal pris ; d'autant qu'il ne se fait aucun profit qu'au dommage d'autrui, et qu'à ce compte il faudrait condamner toute sorte de gain.

[3 : exemple B] Le marchand ne fait bien ses affaires, qu'à la débauche de la jeunesse : le laboureur à la cherté des blés : l'architecte à la ruine des maisons : les officiers de la justice aux procès et querelles des hommes : l'honneur même et pratique des Ministres de la religion se tire de notre mort et de nos vices. Nul médecin ne prend plaisir à la santé de ses amis mêmes, dit l'ancien Comique Grec ; ni soldat à la paix de sa ville : ainsi du reste.

[4 : réflexion 2] Et qui pis est, que chacun se sonde au dedans, il trouvera que nos souhaits intérieurs pour la plupart naissent et se nourrissent aux dépens d'autrui.

[5 : conclusion personnelle] Ce que considérant, il m'est venu en fantaisie, comme nature ne se dément point en cela de sa générale police : car les Physiciens tiennent, que la naissance, nourrissement, et augmentation de chaque chose, est l'altération et corruption d'une autre.

[6 : citation d'auteur] *Nam quodcunque suis mutatum finibus exit, Continuo hoc mors est illius, quod fuit ante.* (Lucrèce, II, 753-754 et III, 519-520) : « Car tout être qui, en changeant, vient à excéder ses limites, provoque la disparition immédiate de ce qui l'a précédé. »

Nietzsche, *Humain, trop humain*, I, 50 (1878)

[Retour sur un texte] — La Rochefoucauld touche certainement juste dans le passage le plus remarquable de son autoportrait (publié pour la première fois en 1658) lorsqu'il met en garde tous ceux qui possèdent la raison contre la pitié, lorsqu'il conseille de l'abandonner aux gens du peuple qui ont besoin de la passion (parce qu'ils ne sont pas déterminés par la raison) pour être amenés à aider celui qui souffre et à intervenir énergiquement quand survient un malheur ; alors que la pitié, selon son jugement (et celui de Platon), prive l'âme de ses forces. On doit certes selon lui témoigner de la pitié, mais se garder d'en avoir : car les malheureux sont si stupides que témoigner de la pitié constitue pour eux le plus grand bien au monde.

[Accentuation de la thèse] — Peut-être peut-on mettre en garde plus fortement encore contre le fait d'avoir de la pitié si l'on conçoit ce besoin des malheureux non pas exactement comme de la stupidité et de la déficience intellectuelle, comme une sorte de dérangement intellectuel qui entraîne le malheur (et c'est bien ainsi que La Rochefoucauld semble le concevoir), mais si on le comprend au contraire comme quelque chose de tout différent et de plus préoccupant.

[Exemple] Que l'on observe plutôt des enfants qui pleurent et qui crient pour que l'on ait pitié d'eux, et qui pour cela guettent le moment où leur état pourra sauter aux yeux ; que l'on fréquente des malades et des personnes psychologiquement abattues et que l'on se demande si ces plaintes et ces gémissements éloquentes, cette ostentation du malheur ne poursuit pas fondamentalement le but de faire mal à ceux qui sont présents :



[Analyse] la pitié que tous expriment alors est une consolation pour les faibles et les souffrants dans la mesure où ils y reconnaissent le fait qu'ils possèdent à tout le moins encore un pouvoir, en dépit de toute leur faiblesse : le pouvoir de faire mal. Le malheureux gagne une sorte de sentiment de plaisir à ce sentiment de supériorité dont ce témoignage de pitié lui fait prendre conscience ; son imagination se soulève, il est toujours assez important pour infliger au monde la souffrance.

[Conclusion] La soif de pitié est par conséquent une soif de jouissance personnelle, et ce, aux dépens du prochain ; cela montre l'homme dans toute la dimension implacable de son cher moi suprêmement personnel : mais absolument pas dans sa « stupidité », comme le pense La Rochefoucauld.

[Élargissement de la thèse] — Dans la discussion, en société, on pose les trois quarts de toutes les questions, on donne les trois quarts de toutes les réponses pour faire un petit peu mal à l'interlocuteur ; c'est pour cela que bien des hommes ont tellement soif de société : elle leur donne le sentiment de leur force. À travers ces doses innombrables mais très petites dans lesquelles la méchanceté s'affirme, elle est un puissant stimulant de la vie : tout comme la bienveillance, répandue sous une forme identique à travers toute la société humaine, est le remède toujours prêt.

[Retour sur la crédibilité de la thèse] — Mais y aura-t-il beaucoup de gens honnêtes pour avouer que faire mal procure du plaisir ? qu'il n'est pas rare que l'homme se diverte — et se diverte bien — à infliger à autrui, à tout le moins en pensée, des offenses, et à décharger sur lui la mitraille de la petite méchanceté ? La plupart sont trop malhonnêtes, et quelques-uns trop bons, pour savoir quelque chose de ce pudendum ; ceux-ci pourront par conséquent toujours nier que Prosper Mérimée ait raison lorsqu'il écrit : « *Sachez aussi qu'il n'y a rien de plus commun que de faire le mal pour le plaisir de le faire.* »

Sartre, *L'existentialisme est un humanisme* (1946)

[Exemple] Lorsqu'on considère un objet fabriqué, comme par exemple un livre ou un coupe-papier, cet objet a été fabriqué par un artisan qui s'est inspiré d'un concept ; il s'est référé au concept de coupe-papier, et également à une technique de production préalable qui fait partie du concept, et qui est au fond une recette.

[Leçon de l'exemple] Ainsi, le coupe-papier est à la fois un objet qui se produit d'une certaine manière et qui, d'autre part, a une utilité définie, et on ne peut pas supposer un homme qui produirait un coupe-papier sans savoir à quoi l'objet va servir.

[Antithèse] Nous dirons donc que, pour le coupe-papier, l'essence - c'est-à-dire l'ensemble des recettes et des qualités qui permettent de le produire et de le définir - précède l'existence ; et ainsi la présence, en face de moi, de tel coupe-papier ou de tel livre est déterminée. Nous avons donc là une vision technique du monde, dans laquelle on peut dire que la production précède l'existence.

[Exemple 2] Lorsque nous concevons un Dieu créateur, ce Dieu est assimilé la plupart du temps à un artisan supérieur ; et quelle que soit la doctrine que nous considérons, qu'il s'agisse d'une doctrine comme celle de Descartes ou de la doctrine de Leibniz, nous admettons toujours que la volonté suit plus ou moins l'entendement ou, tout au moins, l'accompagne, et que Dieu, lorsqu'il crée, sait précisément ce qu'il crée.

[Leçon de l'exemple 2] Ainsi, le concept d'homme, dans l'esprit de Dieu, est assimilable au concept de coupe-papier dans l'esprit de l'industriel, et Dieu produit l'homme suivant des



techniques et une conception, exactement comme l'artisan fabrique un coupe-papier suivant une définition et une technique. Ainsi l'homme individuel réalise un certain concept qui est dans l'entendement divin.

[Exemple intermédiaire] Au XVIIIe siècle, dans l'athéisme des philosophes, la notion de Dieu est supprimée, mais non pas pour autant l'idée que l'essence précède l'existence. Cette idée, nous la retrouvons un peu partout : nous la retrouvons chez Diderot, chez Voltaire, et même chez Kant. L'homme est possesseur d'une nature humaine ; cette nature humaine, qui est le concept humain, se retrouve chez tous les hommes, ce qui signifie que chaque homme est un exemple particulier d'un concept universel, l'homme ; chez Kant, il résulte de cette universalité que l'homme des bois, l'homme de la nature, comme le bourgeois sont astreints à la même définition et possèdent les mêmes qualités de base.

[Leçon de l'exemple intermédiaire] Ainsi, là encore, l'essence d'homme précède cette existence historique que nous rencontrons dans la nature.

[Retour à la thèse] L'existentialisme athée, que je représente, est plus cohérent. Il déclare que si Dieu n'existe pas, il y a au moins un être chez qui l'existence précède l'essence, un être qui existe avant de pouvoir être défini par aucun concept et que cet être c'est l'homme ou, comme dit Heidegger, la réalité humaine.

[Explication de la thèse] Qu'est-ce que signifie ici que l'existence précède l'essence ? Cela signifie que l'homme existe d'abord, se rencontre, surgit dans le monde, et qu'il se définit après. L'homme, tel que le conçoit l'existentialiste, s'il n'est pas définissable, c'est qu'il n'est d'abord rien. Il ne sera qu'ensuite, et il sera tel qu'il se sera fait.

[Conséquence de la thèse] Ainsi, il n'y a pas de nature humaine, puisqu'il n'y a pas de Dieu pour la concevoir. L'homme est non seulement tel qu'il se conçoit, mais tel qu'il se veut, et comme il se conçoit après l'existence, comme il se veut après cet élan vers l'existence, l'homme n'est rien d'autre que ce qu'il se fait. Tel est le premier principe de l'existentialisme. C'est aussi ce qu'on appelle la subjectivité, et que l'on nous reproche sous ce nom même.

Remerciements à Christophe Bardyn IA-IPR de Philosophie pour l'académie de Rennes pour le choix et la mise en forme des essais philosophiques.

[Essais contemporains.](#)

Jean-Pierre Siméon, *La poésie sauvera le monde* (2015)

Il nous reste donc de monter à la barricade du poème et d'opposer, par le poème même, à l'abandon moral, au diktat des faits, à l'imposture qui fait de l'outil technologique une fin en lui-même, à la « sensure » dans la langue si clairement décrite par Bernard Noël, un refus intransigeant et radical. Il nous reste à promouvoir, sous les apparences du poème, un autre principe d'existence qui ne vise que l'intensité de vivre devant la mort, là où tout le génie des temps modernes ne nous laisse à désirer qu'un ersatz de vie qui n'est qu'un comblement de l'ennui. Il ne s'agit pas tant de se donner à je ne sais quelle agitprop qui avait son efficace dans un monde aux pouvoirs immobiles et assis, mais dont s'accommodera fort bien un monde qui promeut en valeur l'agitation et où tout est propagande marchande.

Le combat désormais est à front renversé. Usons du poème non seulement pour ce qu'il dit mais d'abord pour ce qu'il est : un arrêt dans la fureur, un silence dans le vacarme, une béance dans le flux ininterrompu, une profondeur dans la surface, une latence dans



l'immédiat, une lenteur dans la frénésie. Le mode d'action est simple : il ne lui faut que le courage du contre-pied et du contretemps.

Dans le grand barnum contemporain, oui, tout poème lu, dit, écrit, entendu, est un contre-pied et un contretemps, un acte de résistance donc. De Louise Labé ou de Du Bouchet, de Jean de la Croix ou de Roubaud, de Rilke ou de Prévert, qu'importe, « Quand le blé est sous la grêle / Fou qui fait le délicat », écrivait aux heures d'urgence Aragon. Puisque, comme il est tout simplement logique, l'expression du poème ne peut passer par les vecteurs légitimés du grand barnum, puisque, comme l'a énoncé Jurek Becker, la censure économique et son alliée, la censure du divertissement, valent la répression des régimes totalitaires, usons du bouche-à-oreille et, s'il le faut, du samizdat, témoignons, innombrables, là où nous sommes, de la ferveur retrouvée dans la poésie vécue. Car seule la poésie vécue, et vécue avec l'autre, est insurrectionnelle ; autrement considérée elle n'est qu'un baiser donné à sa propre lèpre, elle ne vaut que ce que vaut un papier peint sur un mur en ruine. Je parle de ferveur en effet, et même, voyez-vous, n'en déplaise aux grincheux qui dictent le goût amer de ce temps, je parlerai de joie comme faisait Paul Celan, qui du sort pourtant connu de plus sévères décrets que nos grincheux, Celan qui écrivait :

« Je comprends la joie devant chaque nouveau mot conquis, rempli du sens qu'on a soi-même senti, et qui accourt prêter sa force à celui qui s'est tourné vers lui – je comprends cela en ce temps où l'on voit partout croître l'aliénation de soi-même et la culture de masse. »

Claire Marin, *Rupture(s)* (2019)

Ces ruptures intimes qui font émerger un sujet neuf ne sont pas seulement douloureuses, elles sont à la fois profondément inquiétantes et excitantes. Elles interrogent la représentation fondatrice du sujet, dans sa constance et sa continuité, dans sa durée. Elles posent la question de l'unité de notre être. Peut-être, comme l'affirme le poète Henri Michaux :

« Moi n'est jamais que provisoire (changeant face à untel, moi ad hominem changeant dans une autre langue, dans un autre art) et gros d'un nouveau personnage qu'un accident, une émotion, un coup sur le crâne libérera à l'exclusion de précédent et à l'étonnement général, souvent instantanément formé. Il était donc déjà tout constitué. On n'est peut-être pas fait pour un seul moi. On a tort de s'y tenir. Préjugé de l'unité. »

Suis-je autre chose que ce que les accidents me font devenir ? Pourquoi croire à un sujet constant, n'y a-t-il pas plutôt une myriade intérieure de personnages qui surgissent au gré des aléas ? Celui que je suis n'est-il pas toujours une surprise ? Selon Michaux, nous serions aveuglés par le préjugé de l'unité. Nous partons du principe qu'il existe une identité stable et singulière pour chaque individu, nous imaginons être une personne, là où nous ne sommes peut-être que des personnages. Pourquoi cette préférence spontanée pour l'unité du sujet ? Ce « préjugé de l'unité » vient peut-être de la grammaire, comme le suggère Nietzsche. Nous croyons qu'il existe un moi parce que nos langues européennes le conjuguent. Il existerait une première personne, un « moi » qui constituerait une singularité absolue. Cette idée d'une unité du sujet est ancrée en nous depuis longtemps. Elle s'énonce dès les premières injonctions de l'enfance : « Cesse de t'éparpiller, concentre-toi. » C'est ainsi sans doute que se construit progressivement cet idéal d'un sujet unifié, capable de se recentrer sur une chose et ce faisant de s'unir, se rassembler, être un.



Alice Zeniter, *Toute une moitié du monde* (2022)

Nous passons une bonne partie de nos vies dans des univers fictionnels : livres, films, séries, histoires d'horreur ou rêves d'avenir divers racontés en groupe... Nous nous plongeons, en moyenne, plusieurs heures par jour au sein de ces fictions, en compagnie d'une myriade de personnages auxquels, d'une manière ou d'une autre, nous nous lions. Mais de quelle manière, précisément ? Au début de ce texte, j'ai parlé d'identification (ou de manque d'identification) aux personnages féminins. C'est un mot qui est souvent employé et que j'ai moi-même repris un peu vite... Diverses études menées en sciences cognitives sur le rapport des individus aux personnages de fiction montrent que celui-ci relève plutôt de l'empathie, comme l'explique Françoise Lavocat. Nous ne sommes pas Jon Snow, perdu au milieu de la neige dans *Game of Thrones*, ou Lisbeth Salander, lancée sur sa moto dans *Millénium*, nous ne croyons pas l'être, nous sommes avec eux, souffrons avec eux, nous réjouissons pour eux. Les recherches en sciences cognitives ont prouvé, notamment grâce à l'IRM, que le fait d'être témoins des réactions de nos semblables ou d'en voir une *représentation* provoque chez nous une même activation des zones cérébrales liées à l'imitation et à l'émotion. Ceci se produit de façon extrêmement rapide et presque involontaire. L'empathie a très probablement joué un rôle décisif au cours de l'évolution, en tant que réaction réflexe provoquant le comportement approprié en cas de danger : secours, solidarité, fuite collective... C'est grâce à ce lien entre fiction (comme représentation des réactions) et empathie que la fiction a connu une valorisation inédite dans les années 1990, note Françoise Lavocat. Cette valorisation « coïncide avec l'essor de la culture de l'empathie, voire de la culture du *care* » et « conduit à envisager la fiction d'une façon nouvelle : enrôlée dans la promotion du souci de l'autre, la fiction est découverte bénéfique pour l'individu, la société, l'espèce ». Cette réflexion prend une tournure particulière aujourd'hui. Les deux années de pandémie qui viennent de s'écouler ont mis en lumière le fait que les métiers du soin étaient majoritairement exercés par des femmes, généralement sous-payées, des travailleuses pauvres à l'emploi du temps morcelé, aux déplacements incessants, au dos cassé... Le « souci de l'autre », dans les établissements médicaux, les écoles, à domicile, les associations qui aident les réfugiés, échoit presque toujours aux femmes. Je ne peux pas m'empêcher de me demander si c'est ce lien entre fiction et *care* qui fait que lire des romans paraît aussi un exercice réservé aux femmes, comme le montrent les études du Centre national du livre : sept lecteurs de roman sur dix sont en réalité des lectrices. J'imagine bien que ce n'est une donnée nouvelle ni pour les libraires ni pour les auteurs et autrices, les bénévoles de festivals ou les responsables à la culture : ça saute aux yeux à chaque événement littéraire, parfois plus brusquement qu'on le souhaiterait d'ailleurs. J'ai souvent vu, dans les Salons du livre, un homme se présenter devant moi et me dire, tout frétilant : « Je ne lis pas de romans, seulement des essais. » Je n'ai jamais compris la pointe de fierté et de défi qui sonnait dans cette phrase. Et alors ? Tu veux que je te provoque en duel sur le parking du parc des expositions ? Ça te regarde... Peut-être que la prochaine fois, je répondrai que c'est dommage, c'est une menace pour l'espèce.